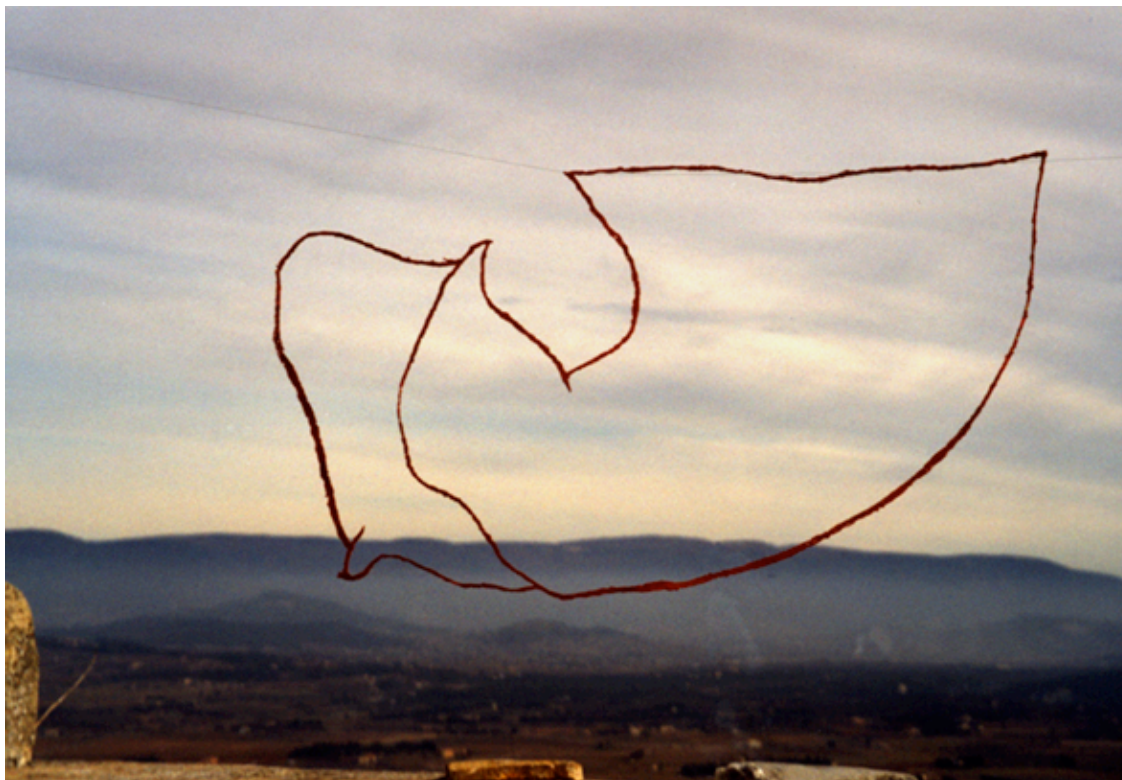


Figure du ré-enchantement

A propos de "Kokong", Curt ASKER 1999



Curt Asker ne cesse de marcher dans la ville ou dans la campagne. Sans s'arrêter, les yeux au fil du pas il note sur un petit agenda ce que le monde consent, des figures de promesse. Il s'en remet à ce qui se donne, sans restriction ni réserve, indépendamment de toutes conditions. Il emprunte, empreinte. Il emporte un fragment de ce monde (sur)pris et l'envisage comme le prémisses d'un dévoilement, le prétexte d'un autre jeu avec ce qu'il pressent de nature. Son croquis n'est pas un objet en soi, juste une possibilité ; il en isole une partie, mais pas n'importe laquelle, justement celle-là, qu'il dessine et redessine jusqu'à l'exactitude. Il la tient, vœu et serment, et la pose sur le verre froid, mécanique et transparent d'une photocopieuse. Il la régénère par l'œil électronique, la mécanique et l'encre en poudre. Il l'agrandit, l'augmente jusqu'à s'approcher, sans passer outre, de cet état où la matière, la forme et l'intention perdraient leurs défenses. Pour ne garder que ce qui résiste pour accéder au point fixe de tout mouvement. Puis il confie cette forme impensable mais cohérente à un artisan de la découpe chimique. De la fusion du métal par l'acide se manifeste un événement plastique fait d'autant de manque que de présence. Le travail de construction semble accompli. Pourtant l'artiste convoque davantage la technique. Tantôt la forme infrangible est couverte par le pinceau de couleurs parfois mélangées de sable. Tantôt, elle est suspendue dans l'air vif, exposée. Tantôt elle est accrochée au mur, au plafond, au ciel, elle flotte. La lumière la prend dans ses raies et l'accroche ; l'ombre la désunit ; on perçoit l'écart entre la chose et son image légère, vibrante. La perception et ses pièges sont conviés, au bout du compte.

Voilà, c'est fabriqué. Il y a devant nous une œuvre, fort contradictoire, puissante et délicate à l'extrême, sensuelle et métaphysique à l'envi, dissonante et pourtant en équilibre, toute vide et pourtant consolidant le vide autour d'elle. Longtemps après leur apparition sensible, on s'étonne de ce que les œuvres de Curt Asker déclenchent en nous. On ne trouve que la prudence pour en parler. Peut-on encore formuler ces questions à l'issue d'un siècle où les artistes sont parvenus à associer beauté et horreur ? Curt Asker est-il parvenu à réintroduire la beauté, de cette façon saisissante que l'histoire permet de concevoir aujourd'hui, c'est-à-dire non plus comme une essence, ni comme une fin en soi ou l'apothéose d'une règle, ni comme un idéal romantique ou l'issue d'un jugement esthétique, mais comme le fruit d'une *nouvelle alliance* entre la nature et l'esprit ? Réconciliation même, opérée dans le cadre d'une procédure artistique, métaphysique et technique, qui ne cesse pas de dévoiler et ce qui nous reste de nature : la détresse, et ce que l'esprit propose comme enjeu : le réenchantement.

Ceci dit, nous voilà perdu et libéré. Et appeler à la rescousse la philosophie de la réconciliation ou l'imitation du beau naturel proposées par Theodor Wiesengrund Adorno serait truqué, quoique commode tel le rapprochement passé de l'œuvre de Curt Asker avec le *De natura rerum* de Lucrèce.

Chez Curt Asker, tout se passe dans l'action, dans la réalisation de délicats artifices, sculptures d'aquarelle, cerfs-volants volatiles, halos, reflets, encre sur la neige, *et cetera*. Si l'on s'attache à la matière des choses qui le saisit et le détermine, et à ses attitudes face à elle, force est de constater que Curt Asker n'a sans doute jamais été ni moderne ni postmoderne. A-t-il même été du vingtième siècle lui qui, à l'évidence, n'a jamais eu à se débattre avec la soi-disant «fin-de-l'art» ? Il n'est pas un intellectuel habité par son autobiographie et asservissant l'art au concept. Il n'est pas un *land artist*, l'épreuve de force n'est jamais engagée, peine perdue d'avance car ce n'est pas au paysage et à sa possible transformation qu'il s'adresse, mais à la nature elle-même. A l'enjeu des époques passées : la puissance des moyens pour transformer la nature, Asker a toujours préféré l'enjeu qui s'annonce et qu'il augure : la capacité à mobiliser ce qui résiste de nature et d'humanité.

Dépassant le regard amoureux des poètes, dont il s'est nourri, et leur extase devant la beauté du monde, devant ce qui est donné et à quoi nous appartenons, dont l'Histoire a révélé la fragilité fondamentale, Curt Asker adresse des artefacts qui "n'essaient jamais d'avoir le dernier mot", délicats et fragiles, en danger comme nous, nouvelles pièces d'un alliage de tant de nature et d'humanité en si peu de masse. Dès le début de son œuvre, dans l'étonnante force de son apparente réserve, il avait introduit le principe de précaution et, de la sorte, un probable renouvellement des conditions de la pratique artistique.

Sans cesse, là, quelque chose nous déstabilise. Ce n'est pas le rapprochement de la nature et de l'esprit avec l'appui de la technique et du factuel puisqu'ils ont de tout temps servi à la relation de l'homme et de la nature et que les artistes ont toujours su recourir à la machine pour en faire un usage inespéré, regagner du plaisir, commensal de l'art, et en éviter le risque le plus sourd : celui d'inhumanité. Si la surprise vient de l'annonce d'une présence réconciliée, l'émotion, elle, émane de l'immensité découverte dans cette œuvre simple et de l'horizon qu'elle déplie à la matérialité absolue. Dignité si l'on en croit Francis Ponge (extrait du poème "LA TERRE" in *Pièces*) :

"Ce qui est tout à fait spontané chez l'homme, touchant la terre, c'est un affect immédiat de familiarité, de sympathie, voire de vénération, quasi filiale.

*Parce qu'elle est la matière par excellence.
Or, la vénération de la matière : quoi de plus digne de l'esprit ?
Tandis que l'esprit vénérant l'esprit... voit-on cela ?
— On ne le voit que trop."*

Philippe Madec
2000

in la revue VISUEL(S), catalogue de l'exposition du Musée de Louviers, 2000